

BIENVENUE AU CAFÉ-CHAT

CHARLIE
JONAS



Charlie Jonas

Bienvenue au café-chat

.....

Lorsque la sympathique vieille dame qui habite à côté de chez elle part en voyage, Léonie accepte d'héberger sa chatte Mimi, une mignonne boule de poils blanche comme neige. Mais contrariée par ce déménagement forcé, Mimi s'applique à saccager le deux-pièces de Léonie et à lui faire passer des nuits épouvantables. Désespérée, cette dernière demande à son amie Maxie, grande amoureuse des chats, de garder le petit diablotin dans son salon de thé-librairie.

En moins de temps qu'il n'en a fallu pour détruire le canapé en lin de Léonie, Mimi devient la maîtresse des lieux, s'approprie les chaises les plus confortables et dort sur les étagères. Et sous l'impulsion de sa nouvelle mascotte aux pattes de velours, le salon de thé se transforme bientôt en café-chat, où les solitaires se lient, les querelleurs trouvent un terrain d'entente, et les cœurs farouches un partenaire.

Une comédie craquante et réconfortante célébrant les facétieux compagnons qui viennent chambouler tendrement notre existence !

.....

Sous le pseudonyme de **Charlie Jonas** se cache un auteur allemand qui travaille dans le monde de l'édition. *Bienvenue au café-chat*, son premier roman, a connu un véritable succès en Allemagne et en Europe.

Traduit de l'allemand par Sabine Wyckaert-Fetick

ISBN : 978-2-493816-36-8



9 782493 816368

8,90 euros

Prix TTC France

Texte intégral • Rayon : Littérature étrangère

Design : Caroline Gioux

Images : © Seahorsevector - © robu_s -

© Macrovector / AdobeStock



BIENVENUE AU CAFÉ-CHAT

Titre original: *Katzencafé*

© Charlie Jonas und Thiele Verlag

in der Thiele & Brandstätter Verlag GmbH, Wien, 2020

Traduit de l'allemand par Sabine Wyckaert-Fetick

Pour la traduction française :

© Éditions Héloïse d'Ormesson, Paris, 2021

Ce roman a été publié précédemment sous le titre *Caféchat* en 2021 aux Éditions Héloïse d'Ormesson.

Pour la présente édition :

© Nami, une marque des éditions Leduc, 2024

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-493816-36-8

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram (@editionsnami) !

Nami s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Charlie Jonas

BIENVENUE
AU CAFÉ-CHAT

Roman

Traduit de l'allemand par Sabine Wyckaert-Fetick

Éditions Héloïse d'Ormesson

Il pleuvait depuis des heures. Debout près de la fenêtre, Susann Siebenschön fixait le feuillage vert des hauts arbres de la rue d'Eichendorffstraße, qui, par cette maussade journée d'avril, ne lui procuraient aucun réconfort. Mimi se tenait à ses côtés. Assise sur l'appui de fenêtre — droite comme un sphinx et blanche comme la neige —, elle observait, le regard fixe elle aussi, le rideau gris argent que formaient les innombrables petites gouttes.

— Quel temps affreux, fit Susann.

Mimi ne répondit rien. C'était un chat et les chats ne sont pas de grands bavards, tout le monde le sait.

— Il se peut que Cologne soit la plus belle ville du monde, reprit Susann. Mais franchement, il y pleut trop. Bertold le pensait également. Il disait souvent que Cologne était faite pour les grenouilles.

Elle soupira. La météo seule n'expliquait pas son humeur chagrine... Son entretien du matin

même avec le docteur Kugelmann, chaleureux orthopédiste au visage rougeaud et à la poignée de main ferme, la préoccupait.

— Ma foi, madame Siebenschön! s'était-il exclamé en déposant les radios sur l'écran lumineux, avant de se laisser tomber lourdement dans son fauteuil. Il vous faudra une nouvelle hanche tôt ou tard. Si les douleurs s'aggravent, je vous conseille de ne pas trop attendre. Bien entendu, ça aide toujours de bouger... Moins on a de poids sur les hanches, mieux c'est, vous me suivez?

Sans cesser de la regarder, il avait tapoté brièvement, le sourire complice, son ventre qui tendait la blouse blanche. Susann, parfaitement consciente des dix kilos superflus qu'elle trimballait depuis quelques années, s'était soudain sentie un peu coupable. Elle avait resserré autour de ses épaules son foulard au délicat motif fleuri, et s'était promis de manger moins de gâteau à l'avenir.

Se renversant en arrière dans son siège, le docteur Kugelmann avait croisé les mains.

— Je vous l'accorde, le climat dans la baie de Cologne n'est pas vraiment idéal pour nos pauvres os. Vous seriez clairement mieux lotie sous de plus chaudes latitudes mais on n'a pas toujours le choix, n'est-ce pas? avait-il fait remarquer, bienveillant, et elle avait secoué la tête avec regret.

— Voyons, quel âge avez-vous? avait-il demandé tout en consultant son ordinateur. Soixante-treize?

Oh, vous avez encore toute la vie devant vous – à peu de chose près!

Il avait éclaté d'un rire qui se voulait réconfortant, mais Susann avait continué à s'affaisser sur sa chaise.

— Ah, madame Siebenschön, ne vous montrez pas aussi abattue! Une opération de la hanche de ce type, c'est une simple formalité de nos jours. Au bout de quelques mois seulement, vous vous remettrez à gambader comme un petit cabri.

Et tandis que le docteur Kugelmann lui vantait, les yeux brillants, les avantages d'une articulation en titane – un orthopédiste reste un orthopédiste –, un profond découragement avait envahi Susann.

— On pourrait même envisager de s'occuper tout de suite des deux hanches: l'arthrose fait rarement les choses à moitié, poursuivait le docteur Kugelmann. Nous obtenons de très bons résultats avec cette méthode. Attendez...

Il s'était mis à taper gaiement sur son clavier, avant de faire pivoter l'écran vers Susann.

— Regardez cette vidéo de trois minutes, vous n'en reviendrez pas!

Susann, qui se sentait blêmir, avait refusé d'un geste. Elle trouvait que la discussion prenait mauvaise tournure.

— Peut-être que je pourrais prendre un second avis... avait-elle murmuré.

— Faites donc... faites donc! avait lancé le docteur Kugelmann qui affichait une expression joviale, tout en lui tendant une brochure d'information qu'elle avait fait disparaître dans son sac à main.

Après l'avoir raccompagnée jusqu'à la porte, il avait conclu en lui écrabouillant la main :

— Prenez le temps de la réflexion, on n'est pas obligés de s'y mettre la semaine prochaine. En ce qui me concerne, je reste à votre entière disposition!

Ses yeux bleus étincelaient derrière ses lunettes, pleins d'entrain. Remarquant son hésitation, il avait ajouté :

— Autant vous faire à l'idée, c'est inévitable.

Susann Siebenschön avait littéralement fui le cabinet. Dédaigné l'ascenseur par bravade, et pris l'escalier. *Ça va encore*, s'était-elle dit, réalisant qu'elle n'avait aucune envie de se faire à l'idée qu'on lui visse une tige en titane dans le fémur. Puis elle avait décidé de passer s'acheter une grosse part de gâteau au beurre à la boulangerie Schneider.

Une fois rentrée chez elle, après avoir enlevé son imperméable trempé et laissé son parapluie ouvert dans le vestibule pour qu'il sèche, elle avait failli obéir au réflexe de prendre le téléphone pour appeler sa meilleure amie, Lo. Celle-ci aurait sûrement affirmé que les orthopédistes voulaient

toujours opérer tout de suite – « Ce sont des bouchers, c'est bien connu! » –, avant de lui citer comme par magie l'exemple de l'ami d'un ami qui, quelques années plus tôt, après un diagnostic analogue, s'était joint à un groupe de marcheurs... Et, aujourd'hui encore, prenait plaisir à arpenter la forêt avec sa hanche d'origine. « Ne jamais se laisser aller, répétait régulièrement Lo en agitant l'index de gauche à droite avec malice. Se sentir malheureux n'a jamais rendu personne heureux. »

Elle avait tout à fait raison. Ça ne servait à rien, et surtout pas à soi-même, de faire du malheur son compagnon. Perdue dans ses pensées, Susann se mit à caresser Mimi avec un sourire absent. Et tandis que le bruit de la pluie se mêlait au léger ronronnement de la chatte, elle songea que sa Lo avait le don rare de faire rire les gens. De rendre la vie légère. C'était aussi Lo, toujours elle, qui l'avait soutenue après la mort soudaine de Bertold, cinq ans plus tôt.

Susann Siebenschön poussa un profond soupir en repensant à cette année fatidique où son mari et elle s'étaient rendus à Ischia, au mois de mai comme tous les ans, pour profiter du spectacle offert par l'explosion des fleurs sur l'île volcanique nichée dans la mer Tyrrhénienne. Sans oublier la gastronomie italienne, et les vertus thérapeutiques des sources thermales d'eau chaude.

Un voyage dont elle allait revenir seule... Car c'est pendant ces vacances, au sommet du mont

Epomeo, que Bertold, qui avait huit ans de plus que sa femme et aimait tant randonner, rendit l'âme très paisiblement – près d'un verre de vin rouge et de savoureuses bruschettas.

Susann se rappelait très bien le moment où Bertold, repoussant son assiette vide, s'était étiré avec un soupir de bien-être et avait lâché :

— Nulle part au monde on ne trouve des *pomodori* comme ça !

Il avait contemplé la vue, promené son regard sur le paysage serein et verdoyant qui s'étendait jusqu'à la mer, bien en contrebas.

— Vois comme tout est beau, ma Susie. On se croirait au paradis, non ?

Il avait fermé les yeux sur ces mots pour faire une petite sieste au soleil. Pensait-elle... Un quart d'heure après seulement, Susann avait réalisé que c'étaient là ses toutes dernières paroles. Quelques affreux jours plus tard, après leur retour en Allemagne via la compagnie Alitalia – Bertold dans un cercueil en zinc –, elle se jurait de ne plus jamais remettre les pieds sur l'île où elle avait vécu tant de merveilleuses vacances avec son mari. Quant à Bertold, qui avait travaillé de longues années comme agent d'assurances, il s'était montré assez prévoyant pour contracter une assurance voyage incluant le rapatriement en cas de décès – un véritable soulagement dans cette situation difficile. Et malgré sa douleur, Susann avait été profondément impressionnée par la compétence

et la gentillesse avec lesquelles l'équipage s'était occupé d'elle et de la dépouille de Bertold.

— Bonté divine, une crise cardiaque sur le mont Epomeo, mais quel cauchemar! s'étaient écriées les amies de Susann, accourues pour la reconforter en apprenant la terrible nouvelle. D'un autre côté, s'en aller au milieu d'un moment si heureux... quelle belle mort! Tout le monde espère ça, au fond.

Par la suite, Susann les avait aussi entendues dire, encore et encore :

— Les choses vont s'arranger avec le temps, tu verras. La vie continue...

Effectivement, la vie continuait – ou plutôt, *ça* continuait. Les jours, les semaines et les mois que passait Susann sans son fidèle époux, toujours à ses côtés contre vents et marées, demeuraient assez tristes et souvent solitaires. Parfois, il lui arrivait même d'éprouver de la colère envers celui qui avait tiré sa révérence, la laissant seule. Ils n'avaient pas eu d'enfant car Susann, jeune femme, commettait l'imprudence de rester en petite robe légère les soirs d'été, même en début de saison quand les températures restaient fraîches, ce qui lui avait valu de graves inflammations pelviennes. Pour autant, le fait qu'elle ne puisse pas lui donner d'enfant n'avait jamais amoindri l'amour de Bertold pour sa femme. « Je t'ai et toi tu m'as, voilà le principal », avait-il coutume de dire. C'était bien le problème, désormais – il

n'y avait plus de « nous », il n'y avait plus de Bertold. Plus personne ne l'appelait « ma Susie », plus personne ne lui lisait le matin un article amusant ou intéressant du *Kölner Stadt-Anzeiger*.

Durant son deuil, Lo l'avait beaucoup aidée. Lo savait y faire et Susann avait la ferme conviction que, là encore, elle aurait eu un bon conseil pour son amie souffrant de la hanche.

Seulement, il n'y avait plus de Lo non plus. Elle était « partie », pour reprendre la formule pudique qu'employaient les gens de plus de soixante ans lorsque quelqu'un mourait. Comme si la personne en question avait simplement déménagé.

Bien entendu, Susann avait d'autres amies et connaissances. C'était forcé quand on habitait une ville telle que Cologne avec ses *Veedel*, ces quartiers à l'atmosphère conviviale. Où la boulangère prenait de vos nouvelles le matin et s'intéressait sincèrement à la réponse.

Mais Lo, avec son rire contagieux, avait toujours été la préférée de Susann. « Demain est un autre jour », disait-elle quand de sombres nuages s'annonçaient à l'horizon et que la vie se compliquait. *Demain est un autre jour* – la formule magique de Lo, empruntée à Scarlett O'Hara, l'intrépide héroïne d'*Autant en emporte le vent*. Et en effet, d'un point de vue purement théorique, chaque jour vécu sur cette terre, il pouvait se passer un événement surprenant et beau.

À l'image de ce fameux soir, quelques semaines après la mort de Lo, où Susann avait soudain aperçu sur son toit-terrasse une petite chatte blanche aux yeux d'un vert chatoyant; comme tombée du ciel, elle miaulait et tambourinait des pattes sur la porte-fenêtre. Puisqu'elle semblait n'appartenir à personne, Susann avait laissé l'invitée surprise entrer dans son salon, puis dans son cœur. Ce jour-là avait été une bonne journée.

Cela faisait près d'un an maintenant que Mimi lui tenait compagnie, qu'elle était couchée la nuit au bout de ce lit à deux places qui continuait à lui paraître beaucoup trop grand. Bien sûr, un chat n'était pas un mari, et ne pouvait pas non plus remplacer une meilleure amie... Il n'empêche, Mimi remplissait son appartement de vie, et Susann soupçonnait parfois la chatte blanche de ne pas avoir atterri chez elle tout à fait par hasard, mais d'avoir été envoyée par une bonne fée – une bonne fée au rire très contagieux.

Tandis qu'elle se tenait là, dans son grand et bel appartement ancien, fixant les trombes d'eau et méditant sur l'existence, Susann se demanda quand, au juste, elle s'était mise à classer les jours en bonnes et mauvaises journées. Quelques années plus tôt, jamais il ne lui serait venu à l'idée – au moment de reposer son livre, d'éteindre sa lampe de chevet puis de donner un baiser à Bertold – de prononcer une phrase telle que

« C'était une bonne journée ». Ou au contraire, « C'était une mauvaise journée ». Le devait-on à l'âge, qui vous poussait à penser ainsi? À tous les êtres à qui il fallait dire adieu, toujours plus nombreux? Au fait qu'on dormait moins bien la nuit et que, de plus en plus souvent, nos os nous faisaient souffrir dès le réveil? Susann sentit que les larmes lui montaient aux yeux. Elle avait de nouveau mal à la hanche, le pronostic du docteur Kugelman l'inquiétait. Et quand on se faisait du souci, on commençait à se persuader que les choses allaient forcément tourner mal... Aussi, Susann s'éloigna du rideau de pluie et se redressa, le dos bien droit.

Tournant la tête, Mimi lui adressa un regard interrogateur.

— Tu sais quoi, Mimi? On va d'abord se préparer un café, et puis on va chercher une idée pour que ça devienne une bonne journée malgré tout.

La chatte poussa un miaulement et sauta en bas de l'appui de fenêtre.

— Ne jamais se laisser aller, hein? murmura Susann alors que la cafetière gargouillait et que le breuvage emplissait la cuisine de ses arômes puissants et réconfortants. D'accord Lo, mais concrètement, qu'est-ce que je fais maintenant?

Elle emporta son café et le gâteau au beurre dans le salon, posa le plateau sur la table basse et s'installa sur son canapé fleuri. Mimi vint se

placer à côté d'elle et leva la tête dans sa direction, le regard plein d'espoir. Il pleuvait toujours et tandis que Susann sirotait prudemment le café brûlant, ses yeux s'arrêtèrent sur la photo qui, posée sur le buffet dans son cadre argenté, les montrait Bertold et elle devant un petit restaurant du pittoresque port d'Ischia Porto. Elle se perdit dans le paysage des coquets immeubles colorés, blottis au bord de l'anse semi-circulaire ; dans les bougainvilliers fraise et les clématites bleu velours, qui grimpaient avec exubérance le long des murs et baignaient d'ombre les tables joliment dressées. Il lui sembla même sentir le parfum très particulier, mélange de fleurs, d'iode et de cuisine au charbon de bois, qui vous accueillait là-bas.

Et brusquement, l'envie de partir l'envahit. Pas celle de partir les pieds devant, non : l'envie de partir *en voyage*. Aller une fois encore sur l'île d'Ischia. Séjourner une fois encore à l'Hotel Paradiso, où Bertold et elle avaient toujours été reçus avec une telle hospitalité lorsqu'ils débarquaient après avoir traversé le golfe de Naples. Parcourir une fois encore les chemins familiers, déguster un Aperol Sour dans le port de Forio, quitter Ischia Porto pour Ischia Ponte en empruntant la magnifique Via Roma, flâner le long des glaciers et des charmantes boutiques, gagner le Castello Aragonese – ce château auquel on accédait par un étroit pont en pierre, pour y

boire un cappuccino sur une terrasse à l'ombre des oliviers et savourer la vue fabuleuse sur la mer, se déployant jusqu'au Vésuve...

Pour la troisième fois ce jour-là, Susann poussa un profond soupir, mais c'était la beauté du souvenir qui avait fait naître celui-ci, un sentiment auquel se mêlaient un soupçon de mélancolie et une énorme nostalgie. Et plus elle s'absorbait dans les images du passé, plus elle était séduite par l'idée de rompre son serment solennel pour se rendre une toute dernière fois sur Ischia. Son île préférée. Cet endroit au climat doux et sec, où le soleil vous réchauffait agréablement au printemps.

— C'est peut-être la dernière fois que je vais pouvoir voyager, murmura-t-elle alors. *Carpe diem*, Susann. Tant que c'est encore possible...

Puis elle regarda la chatte, paisiblement roulée en boule près d'elle.

Très bien... Mais que faire de Mimi?

Susann Siebenschön, songeuse, piqua de sa fourchette le dernier morceau de gâteau au beurre. Pas évident de savoir à qui confier son chat... Quand on avait un chien, on pouvait le faire garder dans une pension, ou tout simplement l'emmener avec soi. Mais à sa connaissance, il n'existait pas de pension pour chat, et pas question de laisser Mimi à n'importe quel service de *cat-sitting* trouvé sur Internet! Il fallait une personne de confiance, quelqu'un qu'elle connaisse.

Susann Siebenschön passa mentalement en revue les différentes possibilités, les rejetant l'une après l'autre, et soudain, s'imposa le visage d'une jeune femme brune qui portait le béret avec une touche d'espièglerie. Pourquoi ne pas avoir pensé à elle tout de suite? Léonie Beaumarchais, une enseignante qui habitait depuis un moment dans la rue d'Ottostraße, quelques immeubles plus loin, lui paraissait être la candidate idéale. Bien sûr, Susann ne pouvait pas véritablement parler d'« amitié », la différence d'âge était un peu trop importante pour cela, mais Léonie lui avait été sympathique dès le départ, et il y avait même eu quelques moments où elles s'étaient rapprochées l'une de l'autre, où Susann avait senti qu'elles partageaient certaines choses. Au début, elles s'étaient juste croisées deux ou trois fois dans la rue, chez le fleuriste ou le boucher de la rue de Landmannstraße, et Susann avait immédiatement remarqué la jeune femme aux tenues toujours originales. Cette nouvelle voisine avait un petit je-ne-sais-quoi, elle était charmante et avait un sourire plus doux que la plupart des habitants de la ville. Les deux femmes avaient commencé à se saluer aimablement, à échanger des propos sans importance comme on le fait entre voisins... Jusqu'au jour où, se rencontrant dans la petite épicerie fine au bout de la rue d'Eichendorffstraße (elles aimaient y faire leurs courses, appréciant toutes deux les bons fromages et le vin

rouge de qualité), elles s'étaient mises à discuter en se demandant s'il valait mieux accompagner un pain à l'ail des ours fait maison avec un comté affiné vingt-quatre mois ou un brie de Meaux.

— Beaumarchais? C'est un nom français? avait demandé Susann avec intérêt lorsque Léonie s'était présentée, tandis qu'elles s'attardaient devant la boutique.

Il s'était avéré que la jeune femme au béret était à moitié française et qu'elle avait passé son enfance à Paris. Son père, originaire de Lyon, travaillait au ministère des Affaires étrangères, mais grâce à sa mère allemande, Léonie se sentait à l'aise dans les deux langues. Elle parlait allemand sans le moindre accent et, depuis près de deux ans, enseignait les langues allemande et française dans une école du quartier de Neuhrenfeld. À l'âge de dix-huit ans, Léonie avait suivi sa mère à Düsseldorf, où elle avait passé son baccalauréat puis fait ses études. Quant à ce qu'était devenu son père, elle n'en avait pas dit un mot ce samedi matin ensoleillé. Elle avait marqué un petit temps d'arrêt et Susann, en dame pleine de tact, n'avait naturellement pas posé de question.

— Bon, eh bien bonne journée!

— Merci, à vous aussi.

Elles avaient repris leurs sacs, pour constater qu'elles allaient dans la même direction.

— Et vous n'avez pas eu trop de mal à quitter Paris pour... Düsseldorf?

Pardon mais, Düsseldorf! Comme la plupart des Colonnais, Susann nourrissait des préjugés profondément enracinés envers la capitale du Land de Rhénanie-du-Nord-Westphalie et ses habitants.

Elles venaient de traverser la voie d'Ehrenfeldgürtel, longeaient la partie plus tranquille de la rue d'Eichendorffstraße.

— Oh, non! Pour ce qui est du changement de ville, je ne peux vraiment pas me plaindre, avait assuré Léonie Beaumarchais. D'ailleurs, vous savez comment on surnomme Düsseldorf? Le petit Paris.

Elle avait prononcé ces mots en arquant les sourcils, et Susann avait soupçonné cette Mlle Beaumarchais et son petit nez retroussé de se flatter quelque peu de venir de « l'élégante » Düsseldorf.

— Et vous, vous savez ce qu'on dit de Cologne?

Léonie Beaumarchais l'avait regardée d'un air interrogateur, en inclinant la tête sur le côté.

— Non. Qu'est-ce qu'on dit de Cologne? avait-elle demandé avec innocence.

De toute évidence, elle n'avait pas connaissance de la rivalité ancrée entre les deux cités traversées par le Rhin.

— Cologne, ce n'est pas qu'une ville, c'est un *sentiment*, avait alors déclaré Susann, incapable de dissimuler la fierté qui faisait vibrer sa voix.

— Oh! s'était exclamée Léonie, avant de lâcher un petit rire argentin. Oui, j'ai pu m'en

apercevoir. Vous voyez, madame Siebenschön, aujourd'hui je me réjouis d'avoir obtenu un poste à Cologne plutôt qu'à Düsseldorf. Mais ne le répétez surtout pas à ma mère...

Elle avait adressé un clin d'œil complice à Susann, et poursuivi :

— Cologne est tellement... vivante, et je trouve les gens ouverts et tolérants. En plus il y a de véritables quartiers – exactement comme à Paris. Le nôtre me rappelle parfois le Quartier latin, où j'aimais me balader petite fille et adolescente. Toutes ces petites boutiques, les rues animées... J'apprécie l'atmosphère, très détendue. Et même si tous les endroits de la ville ne sont pas aussi beaux, Cologne a son charme bien à elle.

Susann Siebenschön avait opiné du chef avec enthousiasme. Voilà qui était agréable à entendre. Cette Mlle Beaumarchais lui plaisait de plus en plus, et tandis qu'elles marchaient côte à côte, la gracile jeune femme aux yeux sombres, vêtue d'une robe d'été légère et chaussée de chaussures à brides, lui fit soudain l'impression d'être une sorte de double d'elle-même. Quant à Cologne et Paris, davantage de choses les liaient qu'on ne le pensait de prime abord. Qui d'autre, à part les Colonnais, savait faire preuve du fameux savoir-vivre tant vanté ? Et puis, sérieusement, quelle différence y avait-il entre les expressions « C'est la vie » et « *Et is, wie et is* », ou encore « Chacun

ses goûts » et « *Jede Jeck es anders* »? Et le Kölner Dom, parlons-en! La cathédrale de Cologne était aussi magnifique, sinon plus, que Notre-Dame de Paris – cette dernière ayant récemment été ravagée en partie par un incendie, hélas; le Dom, lui, se dressait au bord du Rhin, inébranlable, et veillait sur la ville.

Susann se laissait aller depuis un moment à ces pensées, lorsqu'elle avait entendu Léonie Beaumarchais lui demander :

— Et vous? Vous habitez à Cologne depuis longtemps?

— Je suis née ici. *Home is where my Dome is*, avait-elle répondu avec humour.

Quelque temps plus tard, un soir, le hasard avait fait se retrouver les deux femmes chez Pane e Cioccolata, un petit restaurant italien, situé rue d'Ottostraße, qui proposait des plats simples et savoureux.

— Mais quelle surprise! s'était écriée Susann, enchantée, en voyant Léonie Beaumarchais entrer. Qu'est-ce qui vous amène chez mon italien préféré?

— Figurez-vous que Pane e Cioccolata est aussi mon italien préféré, avait déclaré Léonie. Ma cantine en quelque sorte: j'habite juste en face.

Elle avait indiqué du doigt un immeuble ancien, de l'autre côté de la rue.

D'un geste large de la main, Susann avait invité à sa table sa nouvelle connaissance.

— Vous ne voulez pas vous joindre à moi? Enfin, vous attendez peut-être quelqu'un?

— Non, avait répondu Léonie en glissant une mèche de cheveux derrière son oreille. Je suis toute seule.

Elle s'était installée près de Susann avec un sourire un peu embarrassé.

— Je n'aime pas trop cuisiner, vous savez... Par contre j'apprécie de bien manger.

— Exactement comme moi! s'était exclamée la vieille dame, rayonnante. Nous allons trinquer à ça!

Elle avait fait signe au serveur d'apporter un second verre et de servir du vin à Léonie.

— Au bon voisinage et à la bonne chère, avait dit Susann.

— À votre santé, avait répondu Léonie.

Cela remontait à la fin de l'été. Au cours de la soirée, qui s'était prolongée bien après minuit et dont elle avait conservé un excellent souvenir, Susann Siebenschön avait raconté à la jeune femme qu'elle était veuve depuis quelques années, ce qui avait beaucoup amoindri son plaisir de cuisiner. Quant à la jolie Léonie, elle lui avait confié qu'elle préférait lire plutôt que de passer des heures aux fourneaux, mais aussi qu'après deux ou trois relations amoureuses qui s'étaient

mal terminées, elle en avait assez de la gent masculine – des hommes en général, et des Français en particulier.

— Les Français sont tellement menteurs, vous n'avez pas idée! Ils vous embobinent, ils vous susurrent à l'oreille des « ma chérie » alors qu'ils ont déjà mis la suivante dans leur lit, avait-elle expliqué avec indignation au moment du dessert, un tiramisù. Je préfère encore rester seule!

Raclant énergiquement le reste de mascarpone sur son assiette, elle avait poursuivi :

— Bref, plus aucun homme ne mettra les pieds chez moi en tout cas.

— Mais enfin, ma chère, comment pouvez-vous dire une chose pareille? avait réagi Susann en prenant spontanément la main de Léonie. Bien sûr que vous finirez par laisser un homme entrer dans votre vie. Vous êtes encore si jeune... Et tous les hommes n'ont pas un caractère aussi sournois, certains représentants du genre sont des chics types, croyez-moi.

Repensant à Bertold, elle avait poussé un soupir de nostalgie.

— Sauf que je n'ai pas droit aux chics types, visiblement, avait répliqué Léonie avant de soupirer à son tour.

Elles s'étaient tues un moment, chacune suivant le cours de ses propres pensées.

— Bon, j'ai quand même Mimi... Une petite chatte blanche... Avec elle je me sens moins

seule dans mon appartement, avait finalement repris Susann, et Léonie avait eu un hochement de tête compréhensif.

— Tant mieux. Les chats, c'est tellement mignon!

— Vous devriez peut-être prendre un animal de compagnie, vous aussi.

— Oui... Peut-être bien.

— Mais pas un chien, ça donne trop de travail.

— Oh non, surtout pas! s'était écriée Léonie avant de rire. J'ai une tête à sortir un chien trois fois par jour pour qu'il aille se soulager dans le caniveau? Je suis bien trop contente de pouvoir faire la grasse matinée le week-end.

Voilà toutes les choses auxquelles Susann repensait ce jour-là, assise sur son canapé fleuri, avec Mimi qui ronronnait doucement à côté d'elle. La pluie avait cessé et son cœur, de joie, se mit à battre plus vite car brusquement, tout lui apparaissait lumineux d'évidence. Elle allait inviter la jeune enseignante chez Pane e Cioccolata, et lui demanderait de bien vouloir prendre soin de Mimi, deux... non, plutôt trois semaines. Pour ses vacances sur Ischia. Peut-être la toute dernière escapade de sa vie. En cas de besoin, elle se plaindrait un peu et elle emploierait son « regard émouvant » – ce regard dont Bertold disait toujours qu'on ne pouvait lui résister.

Léonie Beaumarchais ne lui refuserait sûrement pas ce service. C'était la personne idéale : elle habitait à deux pas, elle vivait seule et appréciait les chats.

Sans compter que c'était quelqu'un d'absolument charmant.

Mimi ne pouvait que l'aimer.